

I - Visages de l'humanisme italien

S'il est difficile et hasardeux d'assigner une date de naissance à l'humanisme européen, son lieu d'émergence ne fait aucun doute : la péninsule italienne est, selon l'expression d'un historien contemporain, le « grand atelier » de la Renaissance. Après une longue période d'effacement, l'Italie prend sa revanche. C'est elle désormais qui impose à l'Europe les axes et les grands thèmes de sa réflexion. Plusieurs phénomènes se conjuguent pour lui donner cette position privilégiée : la redécouverte précoce des écrits de l'antiquité gréco-romaine, favorisée par la proximité de la langue latine, la présence stimulante des grands monuments de l'architecture antique, sans oublier naturellement la multiplicité des cités-États et des cours princières, engagées dans une concurrence où les politiques de prestige tiennent une place éminente.

Mais surtout, des esprits comme Dante, Pétrarque et Boccace fraient les voies au culte de l'Antiquité et posent les bases du renouveau culturel. Dante Alighieri (1265-1321), dans sa *Divine Comédie*, écrite en toscan, met en parallèle la vision chrétienne et le monde antique, témoignant ainsi des sollicitations divergentes auxquelles l'homme est désormais soumis. Quant à François Pétrarque (1304-1374), on a souvent dit de lui qu'il était le premier grand artisan de l'humanisme italien : étouffant dans le monde d'Aristote, adversaire farouche de la scolastique médiévale, il cherche à établir un contact vivifiant avec les œuvres du passé qu'il vénère ; il lui importe par dessus tout de faire dialoguer la foi chrétienne avec la morale et la philosophie gréco-romaines. S'il revêt une telle importance aux yeux des générations ultérieures, c'est moins par la nouveauté de son discours que par l'éclairage intime et les tonalités personnelles qu'il sait lui donner : écartelé entre affairément politique et retraite méditative, amour profane et élan mystique, il se livre à une introspection aux accents étonnamment modernes. Giovanni Boccaccio, dit Boccace (1313-1375) occupe une place intermédiaire entre les grandioses visions théologiques de Dante et l'humanisme à consonance existentielle de Pétrarque : on a pu dire, non sans raison, que son *Décameron* offrait la première

grande « comédie humaine » de la littérature occidentale. Avec Pétrarque et Boccace, le carcan théologique qui pesait sur l'homme du Moyen Âge commence à se desserrer : un nouvel espace se dessine, où bientôt le christianisme perdra son rôle central et ne constituera plus qu'un motif culturel, une sollicitation morale et philosophique parmi d'autres.

1 - Florence, ville pionnière

L'évidence s'impose : la société urbaine qui fait figure de modèle au XV^e siècle est Florence. « C'est assurément un âge d'or, écrit le philosophe et théologien florentin Marsile Ficin en 1492, qui a ramené à la lumière les arts libéraux auparavant presque détruits : grammaire, éloquence, peinture, architecture, sculpture, musique ». La ferveur de la déclaration reflète une opinion unanime : en cette fin du *Quattrocento*, Florence peut s'enorgueillir du rôle déterminant qu'elle joue depuis plus d'un siècle dans la renaissance des lettres et des arts. Tandis que ses peintres et ses sculpteurs sont célèbres dans toutes les grandes capitales européennes, les universitaires de Paris et d'Oxford attendent avec impatience les dernières publications de ses philosophes. Cette créativité est liée à une incontestable vitalité « démocratique ». Le fait a souvent été souligné : la cité-État doit une bonne part de son dynamisme culturel à la liberté de ses institutions, même si, après 1434, la pratique républicaine se dégrade insensiblement sous le règne des Médicis.

Pouvoir et savoir

Dès le XIV^e siècle, à Florence, le destin de l'humanisme et celui de la politique s'entrecroisent. Ils resteront longtemps associés. Le couplage des élites du pouvoir et du savoir permet une extraordinaire efflorescence culturelle, et donne à l'humanisme florentin une orientation qu'il conservera pendant toute la première moitié du *Quattrocento*. C'est en 1375 que l'humaniste Coluccio Salutati (1331-1406) est nommé chancelier de la ville : l'influence qu'il exercera sur la vie culturelle s'avérera si décisive que cet événement peut être considéré comme le point de départ d'un âge nouveau. Influencé par Pétrarque avec lequel il a entretenu une correspondance, collectionneur passionné de textes latins et grecs, Salutati fait venir, en 1397, le savant byzantin Manuel Chrysoloras, qui occupe la chaire de grec et dont les leçons remportent aussitôt un vif succès. L'enseignement du grec à Florence est ainsi rétabli après une longue éclipse.

Disciple de Salutati, Leonardo Bruni (1374-1444) devient chancelier après son maître. Par la suite, le poste se verra régulièrement confié à des humanistes. Ces derniers, qui maîtrisent parfaitement la technique des discours

officiels, mettent leurs compétences rhétoriques au service du gouvernement. Ils sont ainsi amenés à prendre part à la propagande culturelle et politique en faveur de leur ville natale : Bruni, dans ses *Dialogues*, s'oppose aux tenants de la supériorité de la littérature antique sur les œuvres modernes, et défend la valeur des trois grands poètes florentins — Pétrarque, Dante et Boccace ; il est également l'auteur d'un *Panégyrique de Florence*, qui présente la ville comme le rempart de la liberté contre les tyrans. Caractéristique de la première moitié du siècle, cette tendance illustrée par Salutati et Bruni trouve également un représentant éminent en Gianozzo Manetti (1396-1459), l'un des plus riches citoyens de Florence, qui occupe des fonctions publiques dans la ville jusqu'à ce que ses ennemis politiques le contraignent à l'exil. Fêré de grec, de latin et d'hébreu, il est considéré par ses contemporains comme l'un des meilleurs orateurs du temps, et son traité *Sur la dignité et l'excellence de l'homme* constitue une importante étape dans le processus de glorification de la liberté humaine qui marquera toute la Renaissance.

La part éminente qu'occupent les tâches publiques dans la vie des humanistes florentins explique leur intérêt pour les problèmes d'ordre éthique et civique. Une question revient sans cesse au premier plan de la réflexion : quelle est la valeur respective de la vie contemplative et de la vie active ? Pétrarque, héritier de l'idéal monastique médiéval, accordait la préférence à la première, même si d'innombrables missions politiques et diplomatiques n'ont pas manqué d'accaparer son existence et de contredire ses aspirations. Pour Bruni, il n'existe pas de coupure entre les activités du haut fonctionnaire et les pauses méditatives de l'humaniste : vie active et vie contemplative doivent s'équilibrer, et se combiner en une totalité harmonieuse. Tandis que Pétrarque blâmait Cicéron d'avoir abandonné la « glorieuse solitude » de la philosophie pour la « vaine splendeur » de l'homme d'État, Bruni considère ce dernier comme le modèle achevé du citoyen-philosophe. Il écrit, dans la préface de sa traduction de la *Politique* d'Aristote :

De tous les enseignements moraux qui contribuent à modeler l'existence d'un homme, ceux qui concernent l'État et son gouvernement occupent, en un certain sens, une place prédominante, car ils tendent à faire le bonheur des hommes.

(cité par Nicolai Rubinstein,
« Le berceau de la Renaissance », in *La Renaissance*,
Imprimerie des arts et des manufactures, 1974)

Lorsque les Médicis prennent le pouvoir, les bases de l'humanisme dit « civique » ne sont pas immédiatement ébranlées. En dépit de notables transformations, une certaine continuité persiste : à la chancellerie continuent en effet de se succéder de brillants humanistes. Reste que Cosme de Médicis (1369-1464), tout en respectant les apparences républicaines, inaugure le règne d'une dynastie familiale. Grâce à son immense fortune, il peut exercer un mécénat de grande ampleur. Ami intime des grands humanistes, il leur apporte à la fois un soutien financier et les ressources de sa bibliothèque. Selon

un lettré du temps, qui l'assiste pour la composition de cette bibliothèque, il avait « une connaissance des lettres latines qui surpassait ce qu'on pouvait attendre d'un grand citoyen accaparé par de si nombreuses affaires ». En un temps où les manuscrits des auteurs anciens sont rares, le fait de collectionner les livres est une importante contribution aux études humanistes :

C'est un fait digne de remarque que les bibliothèques de l'âge d'or des études humanistes furent presque uniquement formées par des princes et des personnes privées ; les grandes universités ne prirent qu'une part très petite à la réunion des documents essentiels pour étudier l'Antiquité. Alors que les conquêtes intellectuelles du Moyen Âge provenaient d'un travail accompli dans l'enceinte d'une université, le centre de recherches se trouvait désormais transporté dans la bibliothèque d'un mécène.

(M.P. Gilmore, *Le Monde de l'humanisme, 1453-1517*, Payot, 1955)

Face à son grand-père Cosme, Laurent dit le Magnifique (1449-1492) bénéficie d'une réputation un peu outrée. Il n'en est pas moins un grand chef d'État, doublé d'un fin lettré et d'un poète. N'incarne-t-il pas cette conciliation idéale de l'activité politique et de la méditation érudite ? Reste qu'avec lui les institutions républicaines se vident de leur contenu, et que l'esprit civique reflue. L'humanisme florentin connaît, au mitan du siècle, un infléchissement d'orientation : la réflexion abandonne peu à peu le terrain moral et politique pour se faire plus abstraite et philosophique.

Renaissance grecque et humanisme philosophique

La traduction et le commentaire des philosophes grecs vont largement contribuer à cet infléchissement. Dès avant la chute de Constantinople en 1453, les lettrés grecs, fuyant l'avance turque, ont commencé à émigrer en Italie. La chute de la ville accélère évidemment le flux. En 1456, le savant byzantin Jean Argyropoulos est nommé à la chaire de grec de l'université de Florence, qu'il conserve jusqu'en 1471. Son enseignement est à l'origine de la redécouverte d'Aristote, et marque profondément la culture de ses élèves. Grâce à un programme d'études systématique, Argyropoulos leur donne une formation philosophique qui se démarque à la fois des méthodes de la scolastique médiévale et de l'approche littéraire de ses prédécesseurs humanistes. Des cours sont également donnés sur Homère, Hésiode et Aristote. Dans l'élargissement général de l'horizon intellectuel, les études grecques occuperont dès lors une place éminente.

Toutes les conditions sont prêtes, dans les dernières décennies du siècle, pour une renaissance platonicienne dont les conséquences s'avéreront aussi profondes que durables pour l'Europe tout entière. L'âme du mouvement est Marsile Ficin (1433-1499) : dénonçant le matérialisme latent d'Aristote, ce dernier professe qu'« avec quelques changements, les platoniciens seraient chrétiens ». On raconte que Cosme de Médicis, en 1439, aurait été si impressionné par le savant byzantin Gemiste Pléthon, adversaire d'Aristote et

rénovateur du platonisme, qu'il aurait aussitôt demandé à Ficin de fonder une académie platonicienne et de traduire les dialogues de Platon en latin. Parallèlement à cette vaste entreprise de traduction, Ficin compose son *Commentaire du Banquet* (1469), puis son ouvrage principal, la *Théologie platonicienne* (1474). La petite maison de campagne que Cosme a mise à sa disposition en 1462, la villa de Careggi, devient bientôt le foyer philosophique de Florence, et sa réputation s'étend à toute l'Europe. Conçue comme une libre réunion d'humanistes, cette Académie n'a aucun caractère institutionnel. Aucun enseignement régulier n'y est délivré : elle rassemble des esprits de tendances philosophiques très diverses, professeurs aussi bien qu'amateurs éclairés.

La contribution de Marsile Ficin apparaît absolument décisive. D'abord, c'est par le truchement de sa traduction latine que les XVI^e et XVII^e siècles connaîtront Platon. Mais surtout, son exégèse prévaudra, irriguant à la fois la pensée, l'art et la littérature. Dans ses grandes lignes, la construction métaphysique de Ficin semble toute faite pour attirer écrivains et artistes. Elle accorde une place décisive au principe hiérarchique : sur la grande échelle de la création, l'homme occupe un échelon intermédiaire. Prisonnière du corps et d'un monde largement illusoire, l'âme humaine éprouve un sentiment d'exil. Elle peut néanmoins s'arracher à cet état par une ascension contemplative dont le but est l'union avec le divin, véritable fin de l'homme. De ce processus, c'est l'amour, et non la raison, qui constitue le moteur. Ficin insiste à plusieurs reprises sur la liberté humaine : s'il croit, comme la plupart des esprits de son temps, à l'influence des astres, il n'en est pas moins convaincu que « le même astre peut être faste ou néfaste selon l'attitude intérieure que l'homme prend en face de lui ». Par la profondeur de ses spéculations, Ficin dépasse l'humanisme rhétorique des générations antérieures, cantonné surtout au domaine de la morale et de la vie citoyenne. La résurrection platonicienne dont il est l'ardent promoteur donne à la foi humaniste en la dignité de l'homme son premier grand soubassement philosophique.

Parmi ses élèves, il faut citer Ange Politien (1454-1494), traducteur de *L'Illiade*, et surtout Pic de la Mirandole (1463-1494). Ce dernier, auteur du *Discours sur la dignité de l'homme* (1486), occupe une place particulière dans le *Quattrocento* finissant. Tout en subissant l'influence néoplatonicienne de Ficin, il puise ses conceptions philosophiques à des sources très variées, en particulier la cabale juive, et s'inscrit dans la tradition médiévale et scolastique de Paris plutôt que dans celle de l'humanisme florentin. C'est ainsi qu'il sera amené à défendre les théologiens du Moyen Âge contre l'accusation de « barbarisme » formulée par ses compatriotes humanistes, protestant que la vérité est plus importante que les raffinements littéraires, et que la philosophie, soucieuse avant tout de vérité, doit viser à la sèche précision plus qu'à l'élégance.

Pic de la Mirandole

Discours sur la dignité de l'homme (1486)

Ce texte est souvent considéré comme la charte de l'humanisme, la proclamation de l'avènement d'un monde nouveau. L'homme, dit Pic de la Mirandole, occupe une place privilégiée et exceptionnelle parmi les autres créatures. Dieu ne l'a doté d'aucune essence ou caractéristique particulière, et c'est en ces termes qu'il s'est adressé à lui au moment de la Création : « Je ne t'ai donné, ô Adam, ni place déterminée, ni visage propre, afin que ta place, ton visage et tes dons, tu les conquières et les possèdes par toi-même. [...] Je ne t'ai fait ni terrestre ni céleste, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu élaborés ta propre forme librement, à la manière d'un peintre ou d'un sculpteur. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, comme celles des bêtes, ou, régénéré, atteindre la divinité des formes supérieures. » Idée essentielle, qui aura une grande fortune tout au long de la Renaissance : Érasme ne dira-t-il pas, dans son *Traité de l'éducation des enfants* (1529) : « L'homme ne naît pas homme, il le devient » ? Le cheminement de cette problématique éminemment moderne peut être suivi jusqu'à l'existentialisme sartrien, qui la cristallisera en formules célèbres : l'homme ne se définit pas par une quelconque essence, mais par l'aptitude à doter son existence d'un projet créateur et libérateur.

Le statut privilégié de l'art

Chez les humanistes de la génération de Marsile Ficin se produit une valorisation de l'art, favorisée par l'interpénétration des milieux littéraires et artistiques. Les uns et les autres ne sont-ils pas portés par la même aspiration : reconquérir le savoir perdu des maîtres antiques, faire revivre les idéaux classiques en les adaptant aux réalités nouvelles ? Peintres et sculpteurs, dès lors, n'apparaissent plus comme de simples praticiens, isolés du mouvement culturel en cours et entravés par le système des corporations. Du rang d'artisans qu'ils occupaient jusqu'à la fin du Moyen Âge, ils accèdent à celui de travailleurs intellectuels.

Pour les artistes, les humanistes représentaient les garants de leur position intellectuelle, et ces derniers, eux-mêmes, reconnaissaient la valeur de l'art en tant que moyen de propagande pour les idées sur lesquelles était bâtie leur suprématie intellectuelle. Ce furent ces relations mutuelles qui donnèrent naissance à une conception de l'unité des arts [...] qui était inconnue avant la Renaissance.

(Arnold Hauser, *Histoire sociale de l'art et de la littérature*, vol. II, Le Sycomore, 1982)

Cette dynamique nouvelle s'incarne d'abord dans la figure de Filippo Brunelleschi (1377-1446), premier des architectes-ingénieurs de la Renaissance, qui redécouvre les formes fondamentales de la rationalité antique et dont les techniques permettent de construire la coupole de la cathédrale de Florence (1420-1434). Plus éminent encore est son successeur Leon-Battista Alberti (1404-1472), dont les talents conjugués de philosophe, d'artiste et de savant font l'homme de la Renaissance par excellence. À l'instar de Brunelleschi, Alberti a étudié à la fois les vestiges antiques de Rome et le traité d'archi-

teure écrit au I^{er} siècle par Vitruve, seul écrit théorique qui nous reste de l'Antiquité dans ce domaine. Sur cette double base, il entend fonder un système de proportions mathématiques qui assure l'harmonie et l'équilibre des parties d'un édifice. « Si tu changes quoi que ce soit, écrit-il à l'un de ses assistants, toute l'harmonie sera gâchée. » C'est une conception « scientifique » de l'art qui prévaut avec Alberti. Grand architecte, l'humaniste est également un théoricien de premier plan, auteur de trois traités sur l'architecture, la peinture et la sculpture. Le premier, *De re aedificatoria* (env. 1447-1452), dégage les principes de la nouvelle architecture et contient également des développements relatifs à l'urbanisme, à l'esthétique et à la philosophie. Aux yeux d'Alberti, il ne saurait être question de réduire l'architecture à un simple problème de technique et de style. Sa finalité est de créer un environnement à la fois esthétique et adapté aux multiples activités humaines. Premier architecte-théoricien, Alberti exercera une influence déterminante sur les générations ultérieures. Léonard de Vinci (1452-1519), entre autres, reprendra ses idées sur les fondements mathématiques de l'art et sa revendication du statut éminent de l'artiste.

De manière significative, le *Quattrocento* voit les débuts de la biographie d'artiste, production typique de la Renaissance italienne. La vie du peintre ou du sculpteur, le développement de son pouvoir créateur, font l'objet d'un intérêt neuf et qui ne cessera de s'accroître. Les *Vies* des peintres, sculpteurs et architectes, de Giorgio Vasari (1511-1574), connaîtront un immense succès. L'artiste devient le « génie » tel que nous le connaissons. Ce processus culmine incontestablement avec Michel-Ange (1475-1564) :

Il est le premier exemple de l'artiste moderne, solitaire, inspiré — le premier à être totalement possédé par son idée et pour lequel rien n'existe en dehors de son idée — qui ressent profondément le sens de sa responsabilité envers ses dons, et voit un pouvoir plus haut, supra-humain, dans son propre génie artistique. Un degré de souveraineté est atteint ici, à la lumière duquel s'estompent toutes les conceptions antérieures de la liberté artistique.

(Arnold Hauser, *op. cit.*, p. 64)

De l'historiographie à la réflexion politique

Dans le large spectre d'intérêts qui caractérise l'humanisme florentin, histoire et politique ont non seulement leur part, mais vont connaître des développements fondateurs pour la culture européenne. L'historien Jacob Burckhardt écrivait à ce propos, au siècle dernier :

Non seulement Florence voit se succéder plus de formes et de nuances politiques, mais encore elle les raisonne et les discute infiniment mieux que d'autres États libres de l'Italie ou de l'Occident en général. [...] Sous le rapport de la haute intelligence des faits et des causes qui les ont amenés, les Florentins sont infiniment supérieurs à tous les autres.

(*La Civilisation de la Renaissance en Italie*, Le Livre de Poche, 1958)

De fait, les premières histoires de la ville de Florence apparaissent dès le *Quattrocento*, et se distinguent des chroniques médiévales par une amorce de critique rigoureuse des sources historiques. Les mêmes méthodes qui ont prévalu dans l'établissement des textes philosophiques et littéraires s'imposent pour les documents d'archives. Le chancelier Bruni laisse inachevée, à sa mort (1444), une *Histoire du peuple florentin*, pour laquelle il a abondamment puisé dans les sources disponibles : il tient à distinguer l'éloge, genre rhétorique qui ne recule pas devant l'excès ou l'enjolivement, de l'histoire, entreprise attachée à « suivre la vérité ».

Mais les deux figures les plus éminentes de la réflexion historique et politique appartiennent à une génération plus tardive et débordent le *Quattrocento* : ce sont respectivement Guichardin (en italien Francesco Guicciardini, 1483-1540) et Machiavel (en italien Niccolò Machiavelli, 1469-1527). L'un et l'autre ont en commun d'occuper des fonctions politiques qui leur donnent à plusieurs reprises l'occasion d'accomplir de délicates missions diplomatiques : ils disposent ainsi d'un remarquable poste d'observation. Guichardin est l'auteur d'une *Histoire de Florence* (entreprise en 1508, inachevée) et d'une *Histoire d'Italie* (commencée en 1535 et publiée après sa mort en 1561) où il retrace l'histoire de la péninsule de 1492 à la mort de Clément VII (1534). Témoin clairvoyant de son époque, il apparaît soucieux de développer un point de vue impartial et objectif.

Si Machiavel se livre lui aussi à un grand travail d'historiographie municipale (*Histoire de Florence*, 1520-1525), sa perspective est différente de celle de Guichardin. Banni de sa ville natale par le retour des Médicis en 1512, il met à profit ce loisir forcé pour méditer sur les succès et les échecs des stratégies politiques mises en œuvre depuis l'Antiquité : il rédige ainsi *Le Prince* (1513) et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* (1513-1520). On peut se poser légitimement la question à son sujet : Machiavel est-il, à proprement parler, un « humaniste » ? Ses détracteurs, arguant de l'amoralisme de sa réflexion, lui refuseront évidemment l'appellation. Mais le penseur florentin ne s'inscrit pas moins dans un contexte général d'élargissement de l'analyse anthropologique. Si sa vision n'est pas « humaniste » au sens où elle ferait confiance à la bonté de l'homme, elle l'est en un autre sens : rompant avec la pensée chrétienne du Moyen Âge, écartant toute référence à la Providence divine et aux représentations mythiques ou édifiantes de l'Histoire, Machiavel inaugure le règne de la politique moderne.